



street art

Expo / Diskouezadeg / Exhibition

Galerie de Rohan / Palier Roch'an / Rohan Gallery

DOSSIER PEDAGOGIQUE



Fresque de PakOne pour le 8ème épisode du projet « Crimes of Minds » à Brest. Photo : Awouell

Introduction

Cet été, la Galerie de Rohan présente une exposition autour du Street art. Trop souvent confondu avec le graff, qui n'en est qu'une des techniques, ce mouvement a désormais une longue histoire, oscillant entre illégalité et intégration du marché de l'art.

Dans la rue et les espaces publics, il n'est pas rare de croiser des œuvres de Street art. Aussi appelé art urbain, ce mouvement s'est imposé, en l'espace de quelques décennies, comme une forme d'art contemporain à part entière.

Vu par un très large public, le Street art est avant tout un art éphémère, instantané, mais aussi interdit car illégal. Praticé initialement de nuit à la bombe, il s'étend aujourd'hui à un champ d'expression bien plus vaste en prenant diverses formes visuelles : mosaïques, pochoirs, stickers, installations, collages, etc.

Qu'elles soient affichées ou performées, éphémères ou décoratives, notre œil est toujours attiré vers ces apparitions soudaines

au coin d'une rue, sur le bord d'un trottoir ou encore détournant un panneau de signalisation.

Dans le cadre de cette exposition, la Galerie de Rohan met en place des visites guidées et des ateliers à destination du public scolaire et des centres de loisirs. Par ailleurs, elle propose des outils pour aider à appréhender le Street art dans toute sa diversité.

Table des matières

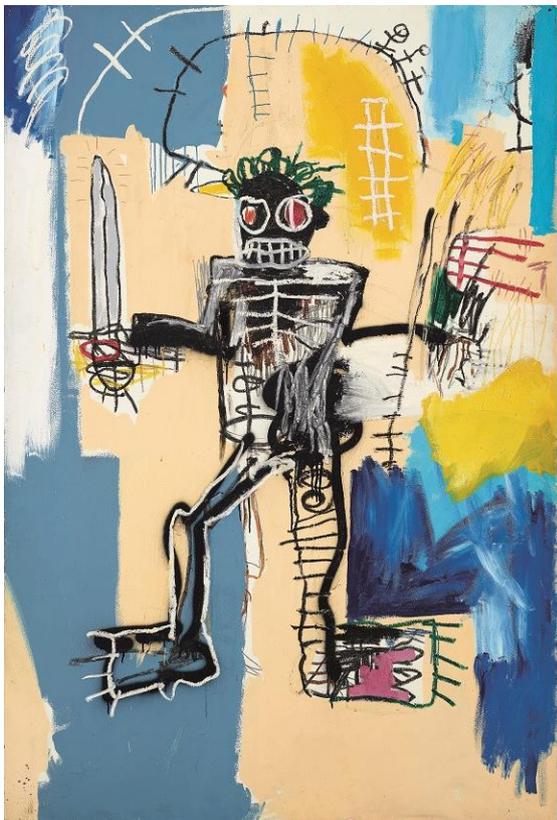
Qu'est-ce que le Street art ?	1
L'exposition	6
L'offre aux scolaires.....	8
Informations pratiques.....	9

Qu'est-ce que le Street art ?

Le Street art peut se définir comme une mouvance internationale héritière du graffiti et dont le terme a émergé à la fin des années 1990. Il a toujours été difficile pour les historiens de l'art de décrire cet art tant il revêt une multiplicité de techniques.

Il regroupe toutes les formes d'art réalisées dans la rue, ou dans des endroits publics, et englobe diverses techniques (graffiti, pochoir, mosaïque, stickers, etc.). Il est cependant possible de lui trouver une unité commune, véritable support artistique : la rue.

L'un des objectifs est d'habiller les lieux publics en les rendant moins impersonnels, en les humanisant et en suscitant la réaction des passants. C'est principalement un art éphémère vu par un très grand public.



Jean-Michel Basquiat, *Warrior*, 1982, acrylique et bombe de peinture sur bois, vendu pour 41,8 millions de dollars le 23 mars 2021. © Christie's



Keith Haring, *Ignorance = Fear*, 1989, © Keith Haring Foundation

Aux origines du Street art

C'est dans le métro de New York que le graffiti apparaît aux Etats-Unis, dans les années 1970. Ce qui n'est alors qu'une simple représentation de tags (signatures) se transforme, par la suite, en un véritable phénomène. Rapidement, les métros et wagons de trains sont recouverts d'inscriptions variées.

En seulement quelques années, les artistes graffeurs améliorent leur art en adoptant de nouveaux styles, en utilisant différentes formes et couleurs, créant ainsi des compositions originales qui n'ont encore jamais été observées jusqu'ici. Au sein de ces groupes, quelques artistes prennent conscience du potentiel de leur art et commencent à organiser des vernissages. Parmi ceux-ci, on retrouve les noms de Jean-Michel Basquiat ou encore de Keith Haring.

A partir des années 1980, faisant suite à la promulgation d'une loi, dans la ville de New York, sanctionnant les graffeurs, le Street art s'étend aux autres grandes villes américaines. Il émerge à Chicago, Los Angeles, Washington puis très vite dans les villes européennes. En France, dès 1960, on le compare déjà à une forme d'art. Bien que les critiques soient mitigées, l'art du graffiti est né.

Le Street Art devient alors un mouvement contestataire. Certaines œuvres revendiquent un mécontentement face à des choix politiques et des situations sociales.



Banksy, *Le lanceur de fleurs* – apparu près du mur de Gaza à Jérusalem en 2005.

Art contestataire ou effet de mode ?

Le street art est d'abord, pour les artistes, un moyen d'exprimer leur rejet de l'art institutionnel : ils souhaitent sortir l'art des galeries pour l'ouvrir à la vie quotidienne, véritable source d'inspiration pour leurs créations, la ville devient leur lieu d'expression privilégié.

Dans les années 80/90, le Street art connaît de nombreuses répressions envers les œuvres (nettoyage organisé par les pouvoirs publics) et les street artists (nombreuses condamnations). Aujourd'hui, le street-art est dans l'ère du temps et il tend à une institutionnalisation de plus en plus forte. Bien qu'intervenant toujours dans la rue, les street artists ont pour ambition de toucher un public plus large.

Si les tags sont généralement toujours décriés, les nouvelles formes d'intervention urbaine sont appréciées et accueillies avec bienveillance. Elles colorent le quotidien et gagnent en popularité.

L'arrivée du Street art sur le marché de l'art n'est pas sans susciter une certaine polémique. Le 6 octobre 2018, à Londres, l'artiste anonyme Banksy, célèbre pour ses œuvres contestataires et souvent antisystème, réalise un coup de maître pour remettre en question la valeur que l'on attribue à l'art. Grâce à un mécanisme savamment dissimulé, la toile « *Girl with balloon* » - une des œuvres les plus emblématiques de l'artiste, s'est autodétruite lors d'une vente aux enchères chez Sotheby's après avoir été adjugée à plus d'un million d'euros.

La ville : un atelier un ciel ouvert

Véritable atelier à ciel ouvert pour les street artists, la ville constitue un espace de liberté offrant une infinité de possibilités créatives. Consciemment ou non, les artistes de la rue se veulent les révéléateurs d'un ordre urbain différent en construisant de nouvelles réalités sociales, une nouvelle représentation des lieux et un rapport autre de l'individu à son espace quotidien.



Thoma Vuille, M. CHAT, sur le mur d'une épicerie à Strasbourg, 2015



Sur la Place Igor-Stravinsky, à Paris, se côtoient un pochoir de Jef Aérosol, une fresque d'Obey (Shepard Fairey) et la plus grande mosaïque d'Invader (Franck Slama). Photo © Streep

La plupart de leurs interventions urbaines ont pour ambition de créer un effet de surprise chez les habitants, souvent conditionnés par des trajectoires uniques et noyés dans la monotonie de la vie quotidienne. Leur démarche est animée par le désir d'interagir avec le lieu et avec ceux qui y habitent, mais aussi de briser le monopole de la marchandisation dans une société de consommation intense dominée par la publicité. Celle-ci devient à son tour source d'inspiration : les street artists l'imitent et en détournent la force de communication.

Une diversité de techniques

Les éléments de la ville constituent des supports multiples avec lesquels les street artists interagissent. Ainsi, de nombreuses techniques sont utilisées dans le street art. En voici quelques-unes :

Le pochoir :

Le street-art étant illégal (détérioration de propriétés publiques ou privées), le pochoir urbain s'est vite imposé comme un moyen rapide et précis de créer des œuvres urbaines. Le support du pochoir est souvent du carton,

du bois ou du plastique résistant et réutilisable. Une fois le support choisi, l'artiste décalque ou dessine le motif qu'il découpera par la suite. La partie découpée sera celle que l'artiste peindra au pinceau, à la brosse ou à la bombe aérosol. Même si la pose du pochoir dans la rue est souvent rapide, il nécessite néanmoins une préparation longue et minutieuse.

Blek le rat est désigné comme le précurseur du mouvement des pochoiristes parisiens dans les années 1980, il a inspiré **Jef Aérosol** ou encore **Miss Tic**. Du côté des anglo-saxons, **Banksy** a contribué à la grande popularité de la pratique.



Blek le rat, *l'homme qui traverse les murs*.

Le sticker :

Le mot sticker est issu du verbe anglais « to stick » c'est-à-dire coller. En français, il est traduit par autocollant. C'est une technique qui connaît un véritable engouement. Rapide et peu coûteuse, elle est apparue dans les années 1980 avec le célèbre « MY NAME IS » et a notamment servi de moyen de promotion pour les artistes de la scène hip hop.

L'avantage du sticker reste sa discrétion qui lui permet de rester longtemps dans la rue. Son transport n'est pas contraignant, dans la poche d'un jean ou d'un manteau. Il est rapide à coller et se diffuse facilement dans la ville.



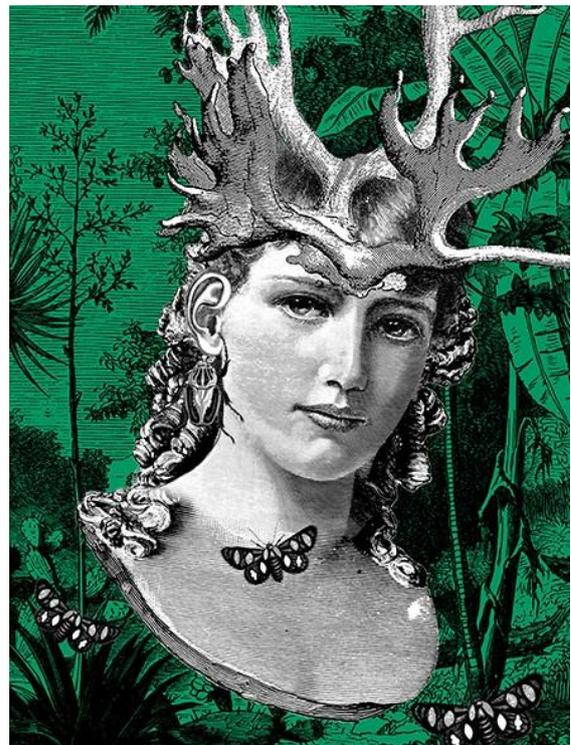
De « *Andre the Giant has a posse* » à « *Hope* », Shepard Fairey a su s'imposer en tant que street-artist et marquer les esprits par son style graphique unique.

Une des campagnes de stickers les plus connues est celle réalisée entre 1989 et 1997 par **Shepard Fairey** autour du lutteur français André le Géant. La campagne, intitulée « *Andre the Giant has a posse* » (« André le géant a une bande de pote ») a été renommée « **OBEY GIANT** » par la suite. Tout comme l'affiche de campagne « **HOPE** » que l'artiste a réalisée pour Barack Obama en 2008, les stickers « **OBEY** » ont fait le tour du monde, devenant un véritable phénomène de mode.

Le collage :

C'est une technique ancrée dans une longue et ancienne tradition populaire : les mouvements révolutionnaires utilisaient déjà le collage d'affiches comme moyen de propagande. Cette technique demande une préparation préalable et peut être soignée comme une peinture.

Aussi rapide à coller que le sticker ou le pochoir, l'impact visuel dû à sa taille est incomparable. Le collage trouve son intérêt dans l'aspect illégal et éphémère de sa pose dans la rue alors qu'il a été préalablement travaillé comme un tableau. En outre, son format lui confère une grande lisibilité sur les murs. Parmi les adeptes du collage urbain, on peut citer **Swoon**, **Madame** ou encore **13Bis**.



Par ses collages poétiques, oniriques et surréalistes, empreints de mythologie et de fantaisie, Treize Bis ouvre une fenêtre sur nos imaginaires. - Treize Bis, *Chimère aux bois de cerf*, collage sur panneau de bois / Le Comœdia



A Paris 5^{ème}, sur le Boulevard Saint-Michel, le duo espagnol PichiAvo mêle figures statutaires antiques et lettrages issus du mouvement du graffiti pour cette fresque colorée. © Quai36

La fresque murale :

Au contraire du graffiti, la fresque murale ne se décline pas sous la forme de lettrages. Elle raconte souvent une histoire où apparaissent paysages et / ou personnages. Réalisée à la bombe, à la peinture acrylique ou au marqueur, la fresque murale peut servir d'illustration à un graffiti, néanmoins elle demande du temps. Souvent réalisée sur des murs de terrains vagues où les artistes ont le temps de peindre, elle peut aussi être effectuée de manière plus rapide selon la simplicité du personnage ou de la fresque.

Parmi les artistes qui utilisent cette technique spectaculaire, citons **C215**, **Blu**, les duos **PichiAvo**, **Ador & Semor** et **Now&Nosm** ou encore les bretons **PakOne** et **Wen2**.



PakOne et Wen2, *Horizon* - Acrylique et aérosol sur toile, 2013.

Le Yarn Bombing :

D'abord développé en Europe de l'Est et en Angleterre, le yarn bombing, aussi appelé « Knit graffiti », consiste à recouvrir le mobilier urbain de tricot : bancs, escaliers, ponts, troncs d'arbre, autobus, statues... Tout peut y passer. Susciter la réaction des passants, humaniser les lieux publics souvent très impersonnels, colorer nos villes toutes grises et redonner le sourire : tels sont les objectifs de cette pratique, qui reste illégale lorsqu'elle n'est pas autorisée par les pouvoirs publics.



Le « yarn bombing » est devenu un véritable phénomène depuis quelques années. Il n'est plus rare aujourd'hui de croiser des arbres habillés de tricots colorés.

L'exposition

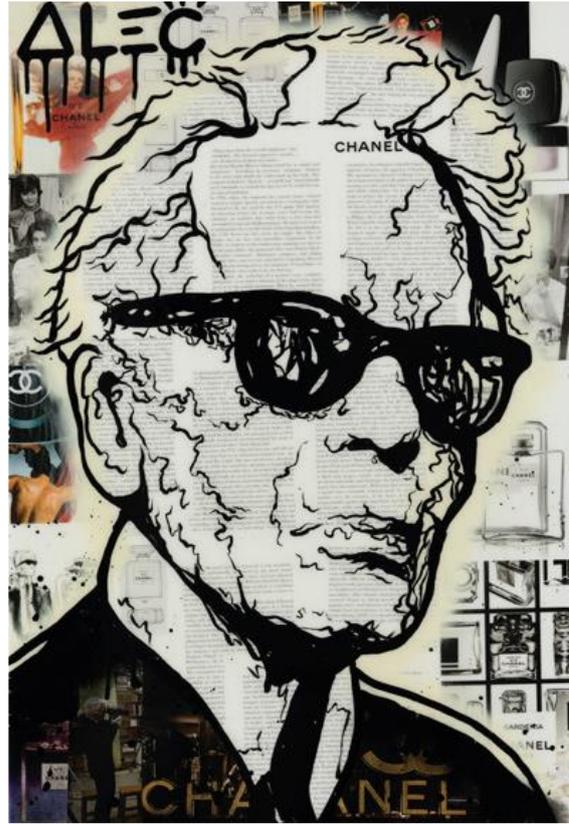
Le Street Art, ou art de la rue, regroupe l'ensemble des arts produits dans l'espace urbain, dont les tags et les graffitis sont les manifestations les plus connues.

Les *street artists* ont en commun de vouloir faire passer un message : révolte contre l'ordre établi, expression de soi en lien direct avec le spectateur. La rue est d'abord perçue comme un immense espace de partage et une scène à aménager pour réveiller les consciences. Mais agissant souvent dans l'illégalité, en jouant au chat et à la souris avec les forces de l'ordre, le street-artist attaché à s'exprimer dans la ville agit au péril de sa propre liberté.



M. Chat, *Paris 1889*, acrylique et sable sur toile, 2019, coll. Fonds de dotation Urban Culture et Solidarité, © droits réservés.

En France, l'acte sans autorisation préalable est toujours interdit : "La destruction, la dégradation ou la détérioration d'un bien appartenant à autrui est punie de deux ans d'emprisonnement et de 30.000 euros d'amende, sauf s'il n'en résulte qu'un dommage léger." Les peines peuvent être aggravées selon les circonstances et aller jusqu'à cinq ans d'emprisonnement et 75.000 euros d'amende (Code pénal articles 322-1 à 322-4).



Alec Monopoly, *London Bond Street*, Technique mixte sur toile, 2018, coll. Fonds de dotation Urban Culture et Solidarité, © droits réservés

En tant qu'initiative individuelle, le *Street art* commence à s'épanouir à la fin des années 1960, puis se développe dans les rues new-yorkaises des années 1960-1970 avec les tags, sortes de signatures dessinées, issus d'une longue histoire de l'homme et de l'écrit qu'il laisse dans l'espace public. Certains, par leur graphisme, leur couleur, leur sens, sortent rapidement du lot.

La répétition des termes, de la signature, en autant de phrases musicales syncopées sur les murs de la ville, révèle la volonté des auteurs de faire acte artistique. C'est le moment de la naissance d'un Jean-Michel BASQUIAT ou d'un Keith HARING.



Mademoiselle Maurice, AMOUR en Ilocano, Pliages de papier variés sur support en bois texturé. © Galerie Mathgoth, Paris

À la fin des années 1980, fatigués de ce jeu contre les autorités, certains artistes arrivent en France, où ils ont plus de liberté, un meilleur accueil et parce qu'elle est une porte d'entrée vers l'Europe.

Dans les années 1990, les artistes redécouvrent la technique du pochoir, qui, bien préparé, permet de créer rapidement des œuvres complexes mais à l'exécution parfaite. Plusieurs pochoirs sont ainsi nécessaires pour les œuvres de Blek Le Rat ou les portraits aux poèmes de Miss Tic. Cette précision extrême donne peu à peu ses lettres de noblesse et fait accepter le *street art* comme un art à part entière. C'est ainsi que, au début des années 2000, apparaît le britannique Banksy, qui allie l'image de l'artiste qui agit vite, sans être vu (on ignore qui il est et il agit toujours caché), avec une maîtrise parfaite du dessin et toujours un message. Il redonne alors vigueur au mouvement pochoiriste.

En ce début de XXI^e siècle, la tendance est plutôt à l'institutionnalisation du *Street art*, qui a sa place dans les galeries, les musées, les salles de vente ou sur des façades

monumentales. Peu à peu, le marché de l'art s'intéresse à ces artistes, dont beaucoup l'acceptent, tant pour la rémunération qu'il leur permet que pour la reconnaissance artistique qu'il leur procure.

Pour certains, c'est dans le *Street art* qu'est l'innovation artistique de nos jours, mais tous les artistes ne s'accordent pas entre eux. Le *Street art* est plus un courant qu'une école. Les techniques sont différentes, les propos, les intentions également. Certains critiquent le muralisme (le fait de peindre des fresques murales sur commande) et regrettent que tous ne restent pas subversifs. D'autres considèrent que leur représentation dans les galeries est une reconnaissance de leur art, comme pour tout autre artiste. Ils restent en revanche unis par la volonté de proposer de l'art pour tous, gratuitement, et d'être au contact avec le public. Ainsi, le *Street art*, en prenant place dans l'espace public, désacralise le statut de l'œuvre d'art ainsi que celui de l'espace muséal.



Shepard Fairey, End Corruption, sérigraphie sur bois, 2015, coll. Fonds de dotation Urban Culture et Solidarité, © droits réservés

L'offre aux scolaires

Dans le cadre des enjeux pédagogiques actuels, l'exposition « Street Art » de Landerneau est l'occasion de tisser un lien entre le milieu scolaire et le domaine de la création artistique. Plusieurs propositions, sur réservation, mènent à des actions éducatives basées sur des connaissances artistiques et culturelles :

La visite libre :

Une découverte en autonomie de l'exposition. Le service médiation met en place un dossier pédagogique et un livret-jeu à la disposition des enseignants et des animateurs afin de les aider à préparer leurs visites et de les accompagner dans leur découverte de l'exposition.

Sur réservation. Publics : scolaires, ALSH, groupes spécifiques et enseignement supérieur. Gratuit.

La visite découverte :

Une visite commentée par une médiatrice culturelle. Objectif : découvrir la diversité du Street Art, à travers une palette d'artistes contemporains et d'œuvres originales.

Sur réservation. Publics : scolaires, ALSH, groupes spécifiques et enseignement supérieur.

Durée : 1 heure environ. Gratuit.

La visite - atelier :

Une visite commentée par une médiatrice culturelle suivie d'un atelier créatif. Ces ateliers sont l'occasion de prolonger la visite par une mise en pratique créative prenant appui sur les œuvres de l'exposition, seul ou à plusieurs.

Sur réservation. Durée : 1h30 ou un peu plus. Gratuit.



Détournement de panneau de signalisation



Création et dessin de blaze



Ateliers pochoirs

Informations pratiques

Entrée libre

Place St Thomas – 29800 Landerneau
Tél : 02 56 31 28 15
galerie.rohan@mairie-landerneau.fr
www.galeriederohan.landerneau.bzh

Horaires d'ouverture

Du 20 juin au 3 juillet 2021, de 14h à 18h /
Du 4 juillet au 31 août 2021, de 11h à 13h
et de 14h à 19h / Du 1er septembre au 1er
novembre 2021, de 14h à 18h
Sur rendez-vous pour les groupes.

Pour accompagner votre visite

Un journal d'exposition en français et en breton est disponible à l'accueil. Un livret-jeu, conçu pour les plus jeunes, est remis gratuitement sur simple demande.



Jean-Marc Navello, Anamorphose, 2021

